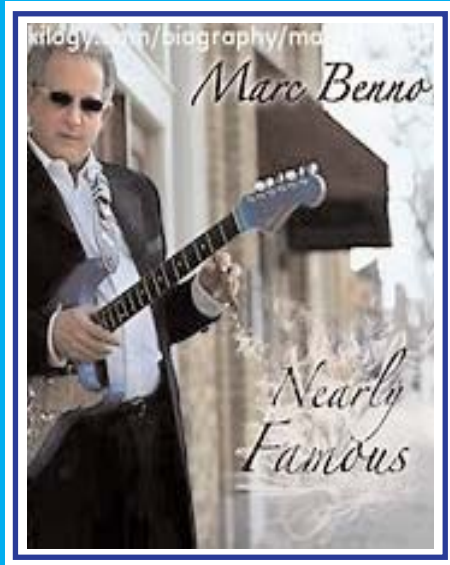


LE CALEPIN BLEU

N°76

1^{er} JUILLET 2024



Joyeux anniversaire ...

n°76 - Joyeux anniversaire ...

Szymon LUCYK

Un ticket

7

Jacqueline PAUT

Les enfants du paradis

10

Pierre ROSSET

Le gibus !

13

Richard QUESNEAU

Une recette surprenante

18

Florence KRAMER

C'est moi qui vous dirai

24

Sylvie VAN PRAËT

Gâteaux d'anniversaire

31

Christelle MATHIEU

Rendez-vous à la piscine

33

Sylvie GROULT

« Un bel éré »



Enfin il était arrivé, le trajet avait été beaucoup plus long que prévu, des bouchons, des déviations et une pluie incessante avaient rendu le parcours pénible et fatigant mais à présent il était arrivé. La maison était en dehors du village. L'arrière de la villa, côté jardin, était face à l'océan. Devant, côté chemin vicinal, l'entrée, un épais buisson d'arbustes la cachait, l'isolant totalement.

Deux jours auparavant, il était dans les bureaux de son éditeur qui lui reprochait son manque d'entrain : "Tu es mou, où est ta fameuse imagination ? Que faire pour te motiver à écrire à nouveau ?" C'était à la limite du harcèlement, il le tannait pour qu'il écrive à nouveau, le houspillait, le tarabustait plusieurs fois par mois. Depuis son dernier roman, plus d'un an avait passé sans qu'il puisse trouver l'inspiration pour écrire à nouveau mais, depuis plusieurs jours, il avait en tête une intrigue encore plus machiavélique que ses précédents romans mais il avait besoin de s'isoler, besoin de calme, de tranquillité, sans planning fixe. Il voulait vivre au gré du temps, au gré de l'inspiration. Il sentait en lui comme un bouillonnement, il avait envie d'écrire. Il avait hâte de partir.

Pierre-Yves se défendait - "Oui, j'ai eu le syndrome de la page blanche mais maintenant, j'ai un



projet en tête, il me faut juste du calme pour écrire. Je vais m'isoler, un ami est parti faire le tour du monde en voilier, il me prête sa maison en Bretagne."

"Où seras-tu exactement ? Je veux pouvoir te joindre et savoir si tu travailles véritablement sur ton prochain livre."

Pierre-Yves avait refusé de donner ses coordonnées, il avait juste dit "Je te promets, j'ai un super sujet en tête, une énigme qui va plaire au lecteur, le surprendre, je crois en ce livre".

Pierre-Yves était un écrivain talentueux, ses nombreux romans policiers avaient beaucoup de succès, des scénaristes en faisaient des séries TV qui faisaient à chaque fois un tabac, emballant lecteurs et téléspectateurs.

Et voilà, ce 21 juin, premier jour de l'été, qui selon les météorologues serait caniculaire, il était en Bretagne dans cette maison où personne ne chercherait à le voir, à le rencontrer, où personne ne viendrait l'importuner, l'interrompre dans son travail d'écriture. Il n'avait donné aucun renseignement, à personne. Après cette longue route, Pierre-Yves n'aspirait qu'au repos. Rapidement il rangea les denrées alimentaires, la valise était dans la chambre, il rangerait les habits un peu plus tard. Il s'écroula dans le fauteuil et se saisit de la télécommande. Au hasard il appuya sur les touches, zappant d'une chaîne à l'autre. "Ça, c'est inattendu" murmura-t-il. PPDA, sur TF1, interrogeait son invité. "Messmer, vous êtes en France pour quelques spectacles, tout le monde connaît votre talent d'hypnotiseur et d'illusionniste et vous nous faites un grand honneur en nous proposant une petite expérience. Oui, hypnotiser en moins de dix minutes tous ceux qui se trouvent devant leur



télé." Pierre-Yves ricana: "Je vais regarder et prouver que sur moi l'hypnose ne marche pas, fumistes et mystificateurs n'ont aucun pouvoir sur moi. Je suis trop cartésien, trop logique et trop rationnel pour que cet individu arrive à m'hypnotiser".

L'hypnotiseur, le regard fixe et pénétrant, prit la parole: "Vous êtes devant votre télé, installez-vous confortablement, éloignez de vous tout ce qui pourrait être perturbant: téléphone, radio, musique, lumière vive, bruits divers. Veillez à ne pas être dérangé. Oubliez petit à petit le brouhaha du monde extérieur. Je vais décompter et vous dormirez jusqu'au moment où je vous donnerai l'ordre de vous réveiller. Vous n'avez rien à faire, juste écouter ma voix, vous n'entendez rien d'autre que ma voix, vous ne pensez à rien. Laissez-vous guider en toute confiance. Vous sentez vos paupières devenir lourdes, de plus en plus lourdes. Votre corps devient lourd, très lourd. Vous vous laissez glisser de plus en plus profondément dans un état de sérénité, de calme et vous êtes paisible. Vous êtes dans un sentiment de bien-être. Vous êtes détendu, détendu, détendu. Chaque muscle de votre corps est totalement détendu. Fermez vos yeux, écoutez, obéissez à ma voix. Vous êtes parfaitement relaxé. Vous êtes sous mon hypnose, sous mon autorité. Je vais compter de 1 à 10, vous m'obéirez.

Vous n'écoutez que moi. Vous m'obéissez.

Vous perdez conscience du monde extérieur, Vous n'entendez que ma voix .

10. Vous êtes totalement endormi."

Pierre-Yves s'est endormi. Son sommeil est paisible, sa respiration est lente et régulière, c'est plus une somnolence qu'un sommeil, il n'est pas



conscient de ce qui se passe autour de lui.

Minouche, une petite chatte, est entrée par la chatière. Ce corps complètement inerte l'intrigue et l'inquiète, elle veut le réveiller et d'un bond saute sur lui et, tout en ronronnant, elle donne des coups de tête et des coups de pattes. Hélas, en agissant ainsi, elle fait tomber la télécommande qui atterrit brutalement sur le sol de pierre et malencontreusement côté façade touches. Les boutons ne vont pas être qu'effleurés, certaines touches bel et bien enfoncées, c'est le cas de la touche rouge en haut à gauche, la touche marche/arrêt, Il y eut comme un petit "clic" lorsque la TV s'éteignit et que l'écran devint tout noir.

Pierre-Yves n'entendra jamais les paroles de Messmer, ses injonctions, ses commandements pour mettre fin à l'hypnose, quitter le sommeil pour revenir à "ici et maintenant", revenir au présent. Pierre-Yves n'entendra pas non plus PPDA : "Chers téléspectateurs, j'espère que vous avez passé un bon moment, que vous avez été contents, satisfaits, peut-être même enthousiasmés par cette expérience. Je vous propose une soirée exceptionnelle en septembre pour faire le bilan de ce moment.



Messmer sera avec nous, dites-nous comment vous avez vécu cette soirée.

À vous tous, à vous qui travaillez et à vous qui allez être en vacances, je vous souhaite UN BEL ÉTÉ."



Szymon LUCYK

« Un ticket »



Comment vous dire?... Pas le genre de personne avec laquelle on a envie d'être coincé dans l'ascenseur pour une demi-journée avant que le mécanicien arrive. Heureusement, j'habite au rez-de-chaussée, comme lui.

Je vous présente Monsieur Mahmoud. Vous l'avez compris, mon nouveau voisin. Nous avons même la terrasse en commun. Il n'y a qu'une petite grille qui sépare nos potagers minuscules.

Un homme mûr, baraqué, type Van Damme, cheveux bruns en bataille, souvent vêtu en cuir noir comme s'il ne descendait jamais de sa moto (il n'en a pas, à ma connaissance). Taiseux, visage fermé, yeux malicieux, bonne odeur de l'herbe à dix mètres de distance.

On se croise des fois dans le hall d'entrée. À mon « Bonjour », il me tourne le dos, répond à peine. Chacun passe son chemin. Voilà toutes nos discussions enflammées!

Quatre mois seulement que j'ai posé mes valises dans ce vieil immeuble d'un quartier populaire de Paris.

Mon Van Damme habite-t-il tout seul? En tout cas je ne vois personne d'autre dans son appart.

Presque tous les jours, l'après-midi, mes murs tremblent. Il met la musique à fond, ça commence petit à petit, puis ça monte en puissance. Ça hurle comme des malades pendant une heure ou plus! Heavy metal ou je ne sais quoi. Je déteste le rock

version hard, je n'y suis pour rien.

J'ai beau avoir des boules quies, cela ne m'aide pas beaucoup. Prof d'allemand, je prépare mes cours à la maison. Pas assez de courage pour



toquer à sa porte et lui demander de baisser le volume. Vu ses biceps, je l'aurais vite regretté. Je préfère en souffrir et me taire.

Une fois, je le croise dans le hall à côté des boîtes à lettres. « Vous êtes grand fan de heavy metal ? », j'ose la question, tout souriant. Mine de rien. « Pas moi, c'est mon gamin. » Et puis sa porte claque. Son gamin ? Je reste sur ma faim. Il me faudra subir les "concerts" comme d'hab.

Deux jours après, par ce matin de printemps, je prends un café au bar-tabac. Il est là, au comptoir. Penché sur les tickets de jeux : Loto, Amigo et autres. Une bière et une bonne pile de papiers devant lui. L'air studieux avec son crayon pour cocher les cases, collé à l'écran de l'affichage des résultats. Je ne dis rien, en buvant mon café.

Puis je vois ses yeux fixés sur moi. « Ah, bon, mon voisin. Vous ne jouez jamais, vous ? » Il me regarde. « Non, ce n'est pas mon truc. » J'essaye de couper court, déjà prêt à partir. « Moi, non plus. J'ai commencé il y a un mois. C'est pour mon gars, son anniversaire. Il aura quinze ans cet automne. Il veut aller avec moi à Londres pour le concert de The Kangaroos, les stars du "metal". Et visiter la ville. Hors de prix - le voyage, l'hôtel pour deux-trois nuits, les billets... Il me casse les pieds tout le temps et moi je n'ai pas de pognon... Comment je fais, moi ? » - sa voix vibre. « Vous comprenez ?... »

Il se lance dans une tirade. « Non, vous ne comprenez pas. Il ne parle pas, Kevin, muet de naissance. Je dois m'occuper de



lui, ma femme n'est plus là. Oui, cette musique vous emmerde, je sais bien. Mais lui, il a besoin de gueuler comme chaque gosse, mais il ne peut pas. Quand il met son "metal", c'est comme s'il gueulait lui-même. Il faut que j'aie ces putains de billet pour le concert !!! » Il ramasse les tickets et les jette dans la poubelle. « Rien, toujours rien ! » - sur ces mots il disparaît. — Abasourdi, je reste sans voix. Puis, j'achète un ticket de Loto. Qui sait ? Si j'avais plus de chances que mon voisin, je pourrais glisser le coupon sous la porte, comme si de rien n'était... — Rassurez-vous, je déteste toujours le "metal" comme avant. Et je ne vous cache pas que mes oreilles seraient contentes s'ils partaient quelques jours à Londres pour fêter l'anniversaire de Kevin...



Jacqueline PAUT

« Les enfants du paradis »



Je te trouve bien insouciant, ce matin.
Henri

Je ne suis pas insouciant, Charlotte, je suis fourbu, j'ai passé une nuit éreintante aux urgences, les patients m'exaspéraient à la fin

Moi, j'avais hâte de te retrouver. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, moi non plus. En t'attendant, j'ai regardé *Les enfants du paradis*.

Ah oui, et alors ?

J'aurais toujours voulu m'appeler Garance. Quand j'ai dit ça à mon père, il m'a ri au nez, d'un rire insolent. Je me suis sentie rejetée. Et toi, tu aimes le nom de Garance ? Mon père, lui, m'a simplement appelée Charlotte, une naissance commune, un prénom courant. Tu ne trouves pas ? Et tu ne te rappelles pas aujourd'hui ? C'est un certain anniversaire, je crois. Le mien, en tout cas. Baptiste n'aurait pas oublié celui de Garance.

Désolé pour l'anniversaire. Trop de boulot. Mais tu voudrais que je sois ton Baptiste, un sous-fifre de la comédie, pantomime et compagnie ?

Non, ce n'est pas ça !

C'est quoi alors ? Après tout ce que je fais pour toi et les enfants, mes nuits à l'hôpital, l'argent qui rentre difficilement. Je sais, je ne suis qu'infirmier, tu aurais peut-être voulu un médecin.

— Sois compréhensif, pour une fois.

Je reste à la maison, je rêvais, je ne sais pas, d'une vie plus passionnée.

— Ah! Garance t'a tourné la tête. Tu crois que je ne t'ai pas vue, l'autre



soir, valser toute seule dans la salle à manger, en écoutant la radio! Tu dansais avec un fantôme, Charlotte.

— Ne sois pas un fantôme, Henri. Je t'aime, et puis il y a les enfants.

— Moi aussi, je t'aime, je sais, je ne te le dis pas assez, si tu crois que j'ai le temps!

— Écoute, prends quelques jours de congés, on te remplacera bien à l'hôpital. Partons au bord de l'eau, en Bretagne ou dans le midi. (silence) « Je chantais, mes amis, comme l'homme respire, comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire, comme l'eau murmure en coulant. »

— C'est beau, dis donc, c'est de toi?

— Non, de Lamartine. Je lis de la poésie en t'attendant.

— Tu m'en liras plus souvent? ça me calme. Et puis ça me rapproche de toi.

— Les enfants aiment bien aussi, mais c'est un secret entre eux et moi. Je leur écris des petits poèmes de ma composition.

— Je te découvre, ma petite Garance. Une artiste! Après dix ans de mariage...

— Oh je n'en suis pas encore là, mais si tu veux, ce matin, pour te reposer, je vais te lire Prévert, c'est lui qui a fait les dialogues des Enfants du paradis. « Les rêves, la vie, c'est pareil! ou alors ça vaut pas la peine de vivre. Et puis qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse la vie, c'est pas la vie que j'aime, c'est vous! »

— Ah! Le plaisir de te laisser parler! Écoute, maintenant, ce que

j'ai à te dire: non, je n'ai pas oublié ton anniversaire, et pour une fois j'ai obtenu un week-end de libre. Mes parents sont d'accord, ils garderont les enfants. Voilà deux billets pour le théâtre Le Funambule à Paris. Et ce ne sont pas des places au Paradis. Enfin, si, avec toi, c'est toujours le paradis, ma Garance.

Merci Baptiste!



Pierre ROSSET

« Le gibus !...
(c'est la fête) »



La fête est une roue, une roue de

lumière sur la nuit.

Federico Garcia Lorca, livre

de poésies.

Ce premier juillet 2024 le Calepin bleu se consacre à un anniversaire... qui ne peut être que joyeux... Joyeux ! Voilà l'importante consigne à ne pas oublier. Alors face à mes nombreux anniversaires (je suis loin d'avoir 20 ans) ma mémoire s'affole... et confond tout. Anniversaires du calendrier (8 mai, 6 juin, 18 juin, 14 juillet, 31 août...). Pâques, Noël, la Saint Glinglin (!) avec les dates pour les anniversaires de mon épouse, de mes enfants, de mes petits-enfants, de la famille, de mes amis, la mienne... Les dates de l'achat de ma voiture, de ma tondeuse à gazon, de mon téléphone, de mon imprimante, de mon ordinateur et celle du jour où nous avons mangé chez le chef étoilé Marc Meneau (!)... Le calendrier des pompiers (mise à jour de celui de 2023) accroché sur la porte du placard de la cuisine déborde de toutes ces dates. C'est la panique dans ma tête et la pagaille quand certains chiffres apparaissent, s'ajoutent, défilent, se bousculent et s'imposent dans un joyeux désordre : 50, 21, 20, 15, 30, 63, 58... Puis s'arrêtent quelques secondes sur 77 et... sur 80!... Ces chiffres, me dis-je, n'ont pas émergé de ma mémoire par hasard. Alors pour y voir clair je les range dans l'ordre chronologique et je finis par comprendre leur raison d'être. Ainsi mes 16 ans le premier CAP, mes 20 ans au service

militaire. Les 21 ans ma majorité (enfin libre !). Pour mes 30 ans mon embauche comme directeur d'une école d'éducateurs. Pour mes 58 ans mon départ en retraite et pour les 63?... Là, curieusement je sèche... quelques instants avant de reconnaître qu'il s'agit de l'année 1963, celle de mes 16 ans !... Les 77 ans, un à venir proche et les 80, une belle espérance...

— Concernant les 50 ans ? Eh bien ! je les avais gardés pour la fin. Ceux-ci ont une importance particulière. C'était non seulement l'année de cet anniversaire et de notre retour en Picardie, à Amiens mais aussi celle de mes premiers 'conscrits'... ; du Gibus noir (il est blanc pour les femmes) avec un ruban couleur rouge (celle de mon âge), du foulard, des gants blancs et de la cocarde tricolore.

— Les conscrits ? Une tradition au pays du Beaujolais datant du XIX^e siècle qui perdure encore aujourd'hui. Car, comme l'explique un article de la municipalité de Villefranche, "la fin du



tirage au sort en 1905 ne l'a pas arrêtée, ni la suspension du Service militaire en 1998". Ainsi au cours du temps cette tradition s'est fortement incrustée dans la vie locale beaujolaise. Elle est maintenant inscrite depuis 2020 au Patrimoine culturel immatériel français!

— Ainsi dès dix ans tous les ans les classes en 0 font la fête pendant plusieurs jours. Occasion de réunir autour d'eux familles et amis... Si elle ne concerne que les hommes à Villefranche-sur-Saône (capitale du Beaujolais), à Blacé, berceau de ma belle-famille, les femmes sont acceptées. C'est donc en 1997 que j'ai



...participé, invité par ma belle-sœur
... (conscrite également), à la fête dans
... ce village. Toute la famille était là...
Mon épouse, les beaux-parents, les
beaux-frères, les belles-sœurs... Et
les oncles et tantes.

Une question se pose maintenant : pourquoi retenir cet 'anniversaire' parmi tant d'autres plus intimes ? Parce qu'il a été très riche et surprenant. J'ai en effet découvert qu'être de la même classe efface toutes différences sociales, politiques et religieuses. Dans ce contexte l'utilisation du prénom et le tutoiement sont de rigueur et la fraternité la règle. En effet, au début de la fête, après un passage au cimetière sur les tombes des conscrits disparus, un temps est consacré aux conscrits malades à domicile ou à l'hôpital comme en maison de retraite. Ainsi, ces personnes sont mises à l'honneur. Elles sont visitées et reçoivent la cocarde qui leur revient. J'ai vécu avec émotion ce moment de rencontre avec des conscrits de ma classe, inconnus jusqu'alors.

Si le ruban de couleur prune marque les 80 ans, les 90 et les 100 ans portent symboliquement sur leur gibus, avec les 10 ans, le ruban tricolore... Dans la photo de l'article cité en référence on aperçoit dans le défilé une pancarte faisant clairement "honneur aux 100 ans".

C'est avec ces rubans que se marque la temporalité dans le défilé : les 10 ans ouvrent celui-ci, les 80 ans (et s'il y en a les 90 ans) le ferment. Ainsi ceux-ci portent (sur le passé) le regard sur les 70 ans qui eux ont le regard sur les 60... les 20 sur les 10 ans, la génération montante. Une manière symbolique de

matérialiser le temps écoulé.

Fraternité et convivialité aussi.

Le défilé du dimanche est joyeux et dansant. Nous nous tenons les coudes, nous dansons et nous chantons. C'est la vague et la fête!...



Puis chacun retrouve ses proches. Et, arrosé par le beaujolais, c'est le banquet préparé par le restaurateur du village. Le lundi, c'est le 'retinton' (le rebond).

Une vieille histoire beaujolaise! Oui, mais pas seulement. Lors d'une réderie, alors qu'assis à une table nous buvions notre café, un échange entre deux retraités évoque l'existence de conscrits dans le Nord. Des cartes postales issues d'une succession présentent les conscrits d'un village des classes en



7 (la mienne) pour 1927 et 1937.

Dans le Nord! Une recherche sur internet le confirme. Un article de *La voix du Nord* du 6 novembre 2017 explique qu'à Linselles

"depuis 109 ans, la tradition de se retrouver entre classe d'âge se perpétue" et que "l'avenir est aujourd'hui tourné vers la convivialité et la mixité". Linselles, à moins de vingt kilomètres d'Houplines où nous avons vécu pendant huit ans, sans le savoir...

Et pour la Picardie? Apparemment l'internet reste muet. Mais j'y ai découvert l'existence des conscrits en Alsace, dans le Bas-Rhin... et à Morteau! Des conscrits aux pays des vins, de la bière et de la reine des saucisses, un heureux joyeux hasard?

— Pour conclure, voici l'introduction de l'article cité précédemment intitulé *Les conscrits*: ils "sont une tradition unique en France. Nulle part, la fête des Conscrits® n'a pris une telle ampleur et pour cause, elle cimente les générations (des 20 ans aux éventuels centenaires) à travers une amitié quasi-indéfectible et d'un respect, élevés depuis plus d'un siècle au rang d'institution".

— Amitié, respect ! Une espérance s'éveille en moi. Elle est sans aucun doute follement utopique. Mais imaginons quand même ces valeurs fraternelles (et conviviales) traverser notre quotidien et que... Oui, peut-être qu'un jour, avec le retour des hirondelles, nous saurons (sans le gibus mais avec la cocarde tricolore à la boutonnière) vivre aussi dans la joie², enfin !...

— PS. Pour mes 80 ans je m'imagine déjà en 2027 (mon épouse m'y pousse) revivre après les conscrits des 50 et 60 ans cette belle expérience... Mon épouse s'imagine pour ses 80 ans, revivre en 2030, également une troisième fois, celle-ci.

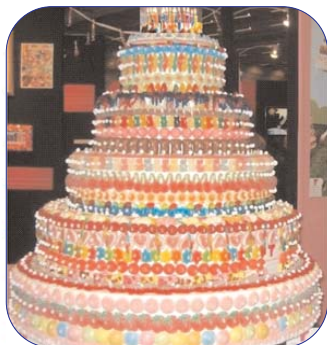
1. Se référer à : <file:///Users/macbookair/Desktop/Les%20Conscrits%20-%20Villefranche-sur-Saône.html>.

2. *Y a d'la joie*, Charles Trenet, 1936.



Richard QUESNEAU

« Une recette
surprenante »



« Cette pièce montée est mon chef-d'œuvre! » se dit Billy Parker, les mains sur les hanches, un grand sourire aux lèvres en considérant son travail.

Un socle rond à deux niveaux, de près de cinq pieds de haut sur trois de large en nougatine. Une structure vide, mais assez solide pour soutenir une décoration en gâteau des anges (moelleux et aéré à base de blancs d'œufs montés en neige) couverte d'une butter Cream aromatisée au JP Wyser'35 ans de 1880, le whisky canadien exceptionnel dont il avait reçu deux caisses la nuit dernière.

Une glaçure miroir brillante à la cranberry ornant le tout, avec une multitude de macarons et de fleurs en sucre. En lettres dorées on posera à la dernière minute au second degré: "Happy birthday Tony" sur un cartel en pâte d'amande.

Au sommet une couche de gâteau à la compote de pomme (Fête nationale de cette pâtisserie oblige) pour porter les cinquante bougies multicolores prévues.

La dizaine de douzaine de jaunes d'œufs restant de la préparation constituait, avec la vanille Bourbon française, l'essentiel de la crème anglaise qui devait accompagner le service après la découpe des parts pour chaque convive.

Il avait fallu quatre jours de préparation à Billy et à son

équipe pour préparer cette commande de Frank O'Brion, l'associé de Tony. Comme c'était une surprise, il avait aussi fallu travailler discrètement. D'ailleurs, afin de ne rien révéler, la livraison se ferait avec la camionnette de Pat O'Brion, le fleuriste frère de Frank.

— «Ce sera certainement une réunion mémorable» pensait au même moment Tony Genna dans son hôtel particulier au cœur de La Levée où il préparait sa réception.

— Les ouvriers achevaient de changer les tentures, pour les rendre plus "présentables". Que diable, il y aurait tout le gratin de la mairie, W.E. Dever, le gouverneur Lennington Small, deux procureurs, trois juges, le sénateur Charles Deneen avec leurs épouses, ou leurs maîtresses...

— Les cent-deux chambres avaient été vidées de leurs locataires permanents ou temporaires, nombre d'invités venaient de New York ou du sud de l'État.

— Les gars de l'Union Siciliane et ceux de Cicero étant des voisins n'en auraient pas besoin, enfin pas toute la nuit.

— Le bar aux cuivres rutilants était réapprovisionné. Bien sûr il y aurait de la bière, mais pas celle d'aiguille à l'alcool de bois qui rend fou, mais de la vraie, "distillée maison", du rhum de la Jamaïque et des vins français d'avant-guerre. Sans oublier la réserve de 20 ans du Canadian Club, pur seigle pour les amateurs.

— John J. Garritty et ses hommes étaient chargés d'assurer la sérénité et la circulation dans les rues du quartier, les émeutes de l'an dernier étaient presque oubliées... mais quand même, il valait mieux prendre quelques précautions.

— Dans le grand hall, en évidence, le portrait de Calvin Coolidge côtoyait celui de Mussolini. Il ne fallait pas décevoir les

nombreux Italo-Américains qui allaient bientôt constituer l'essentiel des invités. Les Northsiders irlandais enverraient quelques hommes pour représenter Market Street.

Le lendemain soir, le ballet des Lincoln, Cadillac, Packard et Pierce Arrow commença tôt et ne s'acheva qu'aux alentours de 22h. Les carrosseries noires scintillaient sous la lumière des guirlandes électriques ornant la façade de l'hôtel où débutait une soirée mémorable.

Don O'Brion, le plus jeune frère de Frank, faisait partie des arrivants. Il était en avance sur ses frères qui avaient annoncé leur retard. Ceux-ci comptaient rejoindre leur hôte qu'ils avaient prévenu, pour la "partie dansante", après le dîner. Don était un peu gêné dans sa tenue blanche, mais déterminé à participer activement à la réception. C'était la première fois qu'il prenait part à ce genre d'évènement; une initiation en quelque sorte. Au milieu des sommités il tenait quand même à rester discret jusqu'à la fin.

La musique d'ambiance, jouée par un groupe de Chicago Jazz, animé par un "maître de cérémonie", un dénommé Cab Calloway accompagné de sa sœur Blanche, soulignait avec talent chaque discours et les moments importants de la présentation du banquet.

Le repas fut somptueux, les plats siciliens se succédèrent dans la pure tradition de Trinacria, "l'île aux trois pointes", dont le blason était suspendu sur le mur, au dos du siège du maître de cérémonie.

On ne compta pas moins de quinze plats différents, accompagnés de nombreuses libations et d'invitations à boire un verre, qui à la santé d'un politicien, qui à celle d'un membre de la

famille de Tony, sans oublier à celle de sa femme Marianna assise à son côté.

— Vers minuit, alors que l'on commençait à apporter, devant la table d'honneur, les cadeaux d'anniversaire sur des dessertes roulantes et sous les applaudissements du public, Don s'éloigna. « Pour me rafraîchir », s'excusa-t-il auprès de ses voisins de table.

— Il revint une dizaine de minutes plus tard, en compagnie de la pièce montée, dont la vision ébahit l'assemblée. La lumière de la salle baissa pour laisser la priorité à la lueur des cinquante bougies allumées qui scintillaient en haut de la pâtisserie monumentale.

— Tony Genna, sollicité par son entourage, s'avança alors vers l'extraordinaire dessert, présenté avec un marchepied pour qu'il puisse accéder au sommet de la pyramide. La musique "Joyeux anniversaire drôle Dixieland Ragtime" l'accompagnait.

— À peine sur la dernière marche, s'apprêtant à souffler courageusement les petites flammes qui dansaient, il resta pétrifié.

— Don O'Brion, surgissant de l'œuvre en soulevant rapidement son couvercle, le fixait en ricanant. Une Thompson dans les mains, braquée sur lui.

— Il s'exclama :

— « Bon anniversaire Tony ! »

— Un instant le bruit des rafales se mêla au son de la batterie et des cuivres. Il fut couvert, rapidement, par les cris de terreur des hommes et des femmes qui se précipitaient vers les sorties et le vacarme des tables et de la vaisselle renversées.

L'information parvint trop tard à la presse, les journaux "bouclant" à 3 heures ne purent relater l'évènement. C'est donc dans l'édition du 8 juin 1925 qu'on put lire, en page 3 du Chicago Tribune :



THIRD OF GENNA BROTHERS IS KILLED. Tony Genna as he appeared on operating table at County hospital before he died of his wounds.
 (Tribune Photo) (Story on page 1.)

« Dans la soirée du 6 juin, Tony Genna, propriétaire de bars et d'un hôtel sur la Western Avenue, a fêté son cinquantième et dernier anniversaire. Il est décédé au cours d'une fusillade survenue dans la soirée, après laquelle trois blessés légers ont été emmenés au Cook County Hospital. Le Conseil Municipal, dont il était très proche, présente ses condoléances à la famille Genna. La guerre des gangs qui sévit à Chicago ayant déjà fait disparaître ses frères Angelo et Mike, il était le dernier représentant masculin de cette famille. »

En page 1, après un commentaire où le Département de la Justice dénonçait la corruption croissante des agents officiels "secs" et lançait un renforcement de la lutte contre le trafic d'alcool et le vice avec une réorganisation en cours du service de la prohibition, le procureur général des États-Unis, John G. Sargent déclarait : « La lutte contre le crime est une priorité pour protéger nos citoyens et les valeurs universelles que nous défendons. Nous aurons bientôt mis sous les verrous ou dans la chambre à gaz les 22 000 trafiquants, hors-la-loi et assassins qui hantent Chicago et sa banlieue. »

L'éditorial était signé par Louis Cowan, ancien tenancier d'un kiosque à journaux négligé auparavant par le quotidien.

Il venait d'être nommé directeur du titre par Alfonso Gabriel Capone.



Florence KRAMER

« C'est moi
qui vous dirai »



Je commence par Marianne ce matin, enfin Madame Badiou. Elle a fait un burn out et n'a qu'une idée en tête, démissionner. « Pensez à votre fils, pensez à ces semaines de convalescence que vous passerez avec lui quand vous serez sortie d'ici. » Elle me regarde - l'air de ne pas comprendre - des mois de convalescence? - elle veut retourner travailler - elle s'ennuie, me dit-elle. « Si vous retournez trop vite au travail, vous allez rechuter - ce n'est pas ce que nous voulons - ce n'est pas ce que vous voulez - alors faites-moi confiance et ne vous précipitez pas - vous d'abord - votre santé d'abord - prenez un livre, écoutez de la musique, promenez-vous dans le jardin - vous verrez que le temps passera plus vite si vous voyez chaque jour comme une étape vers la guérison - si tout se passe bien vous ne resterez pas longtemps ici. » J'espère chaque jour la convaincre et chaque jour je recommence mon argumentaire. Guérir par les mots - c'est mon arme - et les médicaments aussi, puisqu'il faut y croire. J'écoute, je guette les intonations, la position du corps, le rythme de la respiration. Et je choisis les mots.

Vient ensuite Sandrine Bouleau. Elle parle à tout le monde, se sent beaucoup mieux, arrange des fleurs du jardin dans des bouteilles en plastic évidées et les offre à qui veut. Elle est

rétablie. Ne travaille plus depuis trois ans. Et prend soin de son père malade. Il est hospitalisé en banlieue et elle est la seule à lui rendre visite. Il est tellement odieux que ses autres enfants n'y vont plus. Elle se fait insulter à chaque fois qu'elle lui rend visite, mais considère qu'il a besoin d'elle et que c'est sa façon de la remercier. Vu sa situation, je ne veux pas la laisser partir trop vite. Elle est clean mais je sais que la dope l'attend au coin de la rue. Son précédent copain était son dealer. Quelque chose me dit qu'il ne doit pas être loin. Quand je lui demande si quelqu'un peut venir la chercher à l'hôpital pour sa première permission, elle élude. Personne donc. Pas un cousin, une vieille amie fidèle, une connaissance? « Je suis seule, vous savez. » C'est bien ce qui me rend méfiante. En dix jours à l'hôpital, elle connaît tout le monde et à l'extérieur, rien? Je consulte son dossier. Il y a trois ans, sa copine Mélanie était venue la voir: quand je pose la question, elle hausse les épaules. « C'est fini, on ne se voit plus. » Je cherche encore, plus loin dans le temps. Il y avait un certain Johnny. « Oui, c'était mon amoureux mais on est fâchés. » « Comment se fait-il qu'ici vous soyez amie avec tout le monde et quand vous êtes dehors, vous êtes seule? » « Ici tout le monde comprend ce que j'ai, pas la peine de broder. C'est plus simple. et puis on est toute la journée ensemble, on n'a pas le choix. » « Bon, je vous souhaite une bonne journée. Pensez quand même à quelqu'un pour venir vous chercher. »



Personne ne comprend quand on dit qu'on a choisi psychiatrie. Ah bon, tu es sûre? Ça ne passe pas bien. Mais il y a.

pédiatrie, c'est plus gai, non ? Voir des enfants malades toute la journée ? Non vraiment pas. Je préfère m'attaquer aux âmes, à leurs tourments, puis au répit. Alchimie complexe, qu'on ne maîtrise jamais. Chaque personne remet en cause ce qu'on a jusque-là cru comprendre.



La chambre d'après, c'est Hector. Puis tous les autres, jusqu'à la chambre 17. Je n'en peux plus de toute cette tristesse médicamenteuse - de ces pauvres hères qu'on aide en les accrochant à la lenteur, à qui on assène des vérités auxquelles je ne crois plus. C'est du long terme on leur dit. C'est pour la vie, plutôt. Et ils s'en vont, et ils reviennent et à chaque fois, on leur ajoute une molécule : c'est pour votre bien... Je les vois diminués d'une fois sur l'autre. Difficile de leur faire miroiter un espoir. À la sortie, quoi ? On veille à les insérer - une famille - un travail, peut être ? Ou bien le CMP de proximité ? Les solutions sont toujours les mêmes - pas les problèmes - c'est un peu ça qui fait baisser les bras.

Ça poisse de tous les côtés. J'ai toujours un lexiomil dans la poche, pour ne pas avoir à l'utiliser. Quand j'arrive à la chambre de Madame Petit, je sais que ça va être difficile. Elle refuse de manger et logiquement refuse aussi d'en parler. Douze ans d'études supérieures et je ne sais toujours pas quoi lui dire. Vous êtes très belle, mais il vous manque la chair. Elle me dit Je me trouve grosse. Elle pèse 45 kg et on hésite chaque jour à la mettre sous perf. Pour le moment, ça tient. Elle recommence à manger un peu à chaque repas. L'accroche, il me faut l'ouver-

ture. « Vous avez eu de la visite, hier ? » Elle sait que je sais que son mari est venu la voir. « Oui. » « Ça s'est bien passé ? Ça vous a fait plaisir ? » Elle ne sait pas à quelle question elle a envie de répondre. Un silence. « Oui, il m'a donné des nouvelles de mes filles. »



J'avais presque oublié qu'elle a deux filles adolescentes. À force de l'envisager elle, ici et maintenant, j'en oublie mon principal levier pour stimuler l'envie de sortir. « Si cette visite vous a fait plaisir, vous pouvez dire à votre mari de revenir. Il faut juste que vous me disiez quand et je le noterai dans le classeur. Vous avez fait un tour dans le jardin ? » Elle reste prostrée dans sa chambre et ignore tout autant les soignants que les autres patients. Je l'ai prévenue dès son arrivée : « Nous avons un contrat, vous ne refusez aucun soin, sinon je serai obligée de vous demander de rentrer chez vous. On avait parlé du diététicien : vous avez un rendez-vous avec lui ? » « Pas encore. » « Vous sentez-vous prête ? Je vais voir avec lui et il viendra vous voir. Vous avez mangé quelque chose ce matin ? » « Deux yaourts. » « Ok. N'oubliez pas de noter vos sensations, sur la texture, la saveur. Je vois que votre poids s'est stabilisé depuis votre arrivée, c'est bien. Vous êtes sur la bonne voie. Vous voulez me poser une question ? » « Je ne veux pas que mes filles viennent ici. Je ne veux pas leur imposer ça. Mais, elles me manquent : vous croyez que je pourrai bientôt avoir mon téléphone, pour leur parler ? » « Bien sûr. Je le note tout de suite dans votre classeur. Vous pouvez aller chercher votre téléphone au poste de soin après le repas. »

Je croyais guérir les maladies de l'âme et suis en train de

...prescrire des yaourts saturés de vitamines, de graisse et de
...sucre. Je sais bien que les petites choses cachent des béances.
...Je sens bien le mal-être, le désespoir parfois, mais combien sont
...rares les patients qui ont la force de s'ausculter, de reconnaître
...d'où vient l'angoisse. Ils me regardent, puis se détournent, et
...lâchent leur blabla. J'essaie de les orienter. « Vous souvenez-
...vous de votre état d'esprit quand vous êtes arrivé ici ? » Ça les
...emmerde, de chercher à se justifier. Ils sont dans le hors-temps
...et ils en profitent. Vaguement inquiets de la sortie. Vaguement
...heureux d'avoir des visites, ou pas. C'est la vraie solitude.
...Quand il n'y a personne pour s'enquérir de vous. Pas la moin-
...dre famille, pas d'amis non plus.

...
... On dit des hauts et des bas - parfois on parle des hauts - bien
...plus rarement des bas - par élégance ? Par politesse ? Parce
...qu'on préfère oublier, ne pas revivre en pensée ces moments
...horribles ? Je constate chez tous mes patients ce déni absolu. Si
...je leur demande s'ils se souviennent de la fois d'avant, de leurs
...précédents séjours, c'est le blanc. Ah oui, j'étais très déprimé,
...et c'est tout. Alors que notre outil thérapeutique c'est justement
...le contraire : prendre conscience, accepter d'être son propre
...médecin, guetter les signes annonciateurs et lancer l'alarme si
...la situation devient critique. Les patients, eux, pour la plupart
...en tout cas, sont comme absents à eux-mêmes. Ils sentent une
...baisse de régime, mais ne veulent pas coller de mot sur leur état
...et encore moins reconnaître qu'ils dérivent. Ils attendent le
...nauffrage et il faut les repêcher, les sortir de la glue.

...
... Il y a de bonnes surprises. Parfois, un patient se réveille. On
...sent que la coupure avec le monde lui a fait du bien. C'est



gratifiant de se sentir utile. Même si on ne sait pas ce qui se passe après. À quoi a servi ce séjour, au fond ? C'est une chance, peut-être, de rebondir, de prendre de la distance, d'éviter la rechute. On y croit tous, quand on s'en parle. Oui, il est possible de lutter, ensemble, contre la tristesse individuelle et ainsi rendre la vie plus belle. On a tous en soi un peu de tristesse. Même beaucoup. La dose varie. Au cours du temps et selon les individus. Parfois, un sourire, un air presque joyeux, c'est pour ça qu'on fait ce métier. Il faut de la patience, de la résistance à l'échec, une persévérance butée.

J'ai commencé à faire des listes de course mentalement pendant que mes patients me parlaient. « Du parmesan, oui du parmesan pour le risotto, du beurre, non, pas la peine, j'en ai encore, le dissolvant pour Louise, et du mascarpone, avec les fraises ah et surtout les bougies, faut pas que je les oublie, celles-là. » Un besoin de m'évader. Quand j'en ai parlé à mon psy, il m'a dit que j'avais raison, que c'était peut-être le moment de passer à autre chose. Un renouveau. Me mettre à mon compte. Trouver d'autres professionnels avec lesquels travailler. Changer ma pratique. Avoir plus de liberté, plus de flexibilité pour m'occuper de mes enfants. Ça m'a pris un peu de temps pour abandonner l'hôpital. C'était mon rêve, je l'ai fait, et maintenant, je vais lâcher prise, passer à autre chose. Pour mon bien, sûrement. J'ai tenu plus de dix ans. La page est finie, griffonnée de haut en bas, usée, parcheminée. Je dois y greffer un autre chapitre. C'est douloureux de mettre un terme à une telle expérience. Surtout, je ne dois rien dire aux patients, ne pas les

bousculer, ne pas les inquiéter. J'ai dis adieu à chacun, à ma façon, en leur insufflant du courage. Je ne saurai jamais quand ils partiront, combien de temps il leur aura fallu pour se rétablir, et encore moins si j'ai pu les aider. Un plissé sans couture. Mes collègues m'ont organisé un discret au revoir dans la salle commune. Quelques patients ont remarqué une activité inhabituelle: « C'est votre anniversaire, docteur? » Je hoche la tête négativement - « Alors un pot de départ? Vous partez, docteur? » C'est dur de mentir. Je m'y suis engagée. Je réponds tout juste: « Comment ça va, cet après-midi? »



A series of horizontal blue lines for writing, starting from the line below the text and ending at the line above the footer.



Sylvie VAN PRAËT

« Gâteaux
d'anniversaire »

Elle mord délicatement dans la pâte amollie puis serre les dents sur la crème qui gicle au coin des lèvres. Le parfum chocolat de l'enfance le soyeux de la mousse sur le palais, la langue, entre les lèvres, donnent à son regard une lueur étrange.

Sur la table couverte d'une toile cirée à grosses fleurs elle a étalé les gâteaux. Elle marmonne juste pour elle que la solitude a bâtie dure comme falaise de granit « gâ...teaux d'an...ni...ver...saire. » Elle syllabe, elle, mots perdus, noms oubliés, sans âge ni date, elle tout en angles, os, caricature de corps, si maigre.

Elle n'a pas résisté à la religieuse, ses rondeurs et son glaçage luisant. D'une main tremblante elle l'a saisie si avidement que le petit chou qui la surmonte s'est écrasé sur sa jupe pendant qu'elle dévorait le corps massif.

De sa fenêtre elle aperçoit les moineaux affamés de mégots et de frites froides.

Elle avale le petit chou fugeur d'une bouchée et sans mâcher, comme eux.

Ses mains recueillent au coin des lèvres les gouttes de la bouche. Elle a ce geste gracieux si paradoxal après la voracité dont elle vient de faire preuve. La langue essuie les lèvres minutieusement.

Par la fenêtre entrouverte elle écoute le son grave de la rue, celui facétieux des enfants qui jouent dans la cour de l'immeuble et le ronronnement d'une machine à laver au-dessus de sa

tête. Elle ajoute une pincée de rire très personnelle et rejoint ce concert en bâillant bruyamment.

— Sur la table l'éclair luit, le fraisier se confond avec une fleur de la nappe, l'opéra, le baba au rhum et la tarte au citron reposent dans une collerette immaculée. Elle les observe l'un après l'autre, les saisit, les replace et soudain dans un bond de prédateur engloutit en deux bouchées le baba. La bouche pleine elle reprend sa litanie « gâ...teau...d'anni...ver...saire gâ...teau...d'anni...ver...saire ».

— Elle, perdue dans sa ville, dans cet appartement étroit tout en couloir et placards grinçants, dans cette cuisine graisseuse, elle, omise de la longue liste des habitants qui vivent et dévorent et courent et ruminent des vengeances, des regrets.

— Le liquide alcoolisé ruisselle sur son menton ; sa langue est trop courte pour stopper l'alcool qui dégoutte dans le cou. Un rot insensé lui arrache un fou rire. La machine à laver essore tous les étages, les verres en tremblent sur l'évier. Des pas pressés, des voix se glissent sous la porte. Les escaliers se remplissent de fracas et saccagent l'instant qu'elle voulait tout à elle.

— Elle épie la sonnette elle guette les pieds frottés sur le paillasson elle scrute les derniers gâteaux sur cette table qu'elle ne quitte que pour le fauteuil collé à la télévision dont elle éteint le son pour jouir des crissements et craquements des voisins. Elle imagine alors un monde d'insectes énormes rongant les murs, les sols et les plafonds jusqu'à ce que tout s'écroule. Elle revoit les cafards, les punaises, les araignées qui tourmentèrent son enfance dans les placards où elle s'engouffrait pour fuir les mains et les bras d'hommes gourmands.

— Dans un froissement de pantoufles elle se glisse jusqu'à la serrure et devine les voisins tout embarrassés d'enfants, de sacs



et de cris.

Elle, ignorée, elle, inconnue, tout à fait seule, tout à fait anonyme, mots calés au fond de la gorge. Elle sent, elle, sait que si elle parle tout s'effondrera, le vase aux fleurs séchées, les bibelots sur

la crédence. Ce sera un hurlement de douleur un accouchement, de phrases odieuses que personne ne voudra entendre.

Assise droite et sûre de son droit elle croque la tartelette, elle mâche l'éclair, elle broie l'opéra, elle lape le fraisier.

Dans un gargouillis la machine à laver se vide et plus stridents les voisins cliquettent de clés.

L'étourdissement la surprend. Les miettes, les taches sucrées, sur la nappe sur le tissu de la jupe vacillent. Un bourdonnement, inhabituel dans les oreilles comme un essaim de guêpes. Elle mastique encore quelques mots « gâ...teau...d'anni...ver...saire gâ...teau...d'anni...ver...saire » avant de s'endormir la tête sur la table encrassée.



Christelle MATHIEU

« Rendez-vous
à la piscine »



Je m'appelle WR. Je suis un homme qui ne craint pas les mondanités. Je ne m'incline pas. Je rassemble les merveilles. Je donne des ailes aux oiseaux qui s'entrechoquent dans leur sommeil. Je livre directement les mots, au nid, en silence, d'une caresse toute confiante.

Je sors une ou deux fois par semaine pour acheter des cartouches d'encre et des nicorettes. Autrement, je reste chez moi, en peignoir. Hier, je me suis fait livrer un kebab, sauce blanche. Il m'arrive de plus en plus fréquemment d'assister aux obsèques d'un vieil ami. De ma fenêtre, j'aperçois des gosses qui lancent des pétards. Je me souviens très bien du jour où j'ai tiré à la carabine à plomb dans le jardin de ma grand-mère. Je venais pour réviser un examen, Min grand Rogin, m'avait-elle dit, ne vise pas les lapins du père François!

J'accepte de vivre, de me colorer à la vie, de nourrir l'espoir. Je goûte au bonheur d'être en dehors du temps. J'utilise le langage du rire, le visage du cœur. La nuit, j'ai tout à deviner. Je couche les mots. Je soulève leur robe. Je descends les bretelles. Je démêle les nœuds des cheveux, je peigne, je peigne, parfois jusqu'au petit matin.

Je m'offre des vacances. J'ai une voiture, un lave-vaisselle. Mes petits-enfants frappent au carreau de la fenêtre, chaque dimanche, et m'apportent leurs baisers. J'y tiens, à ma vie. Jon, Sylvia et tant d'autres, m'invitent à prendre une tasse de café au



bistrot d'en face.

Je ne voudrais pas rater ma sortie. Sylvia me dit que notre histoire est formidable et me jure que rien ne pourra nous séparer, que le destin nous a unis et que lorsque le destin s'en mêle, il est impossible de le contredire.

Les mots ne mentent pas. Ils couvrent les douleurs. À droite, ils sont les plus beaux yeux du monde, l'honneur des aveugles des sourds des muets. J'ai ressenti aujourd'hui quelque chose que je voudrais bien coucher par écrit. Ça me gêne. Je n'ai pas l'habitude d'écrire ce que je ressens. Tant pis. Prenons le taureau par les cornes. Mon éditeur va s'arracher les cheveux. Les expressions toutes faites le rebutent.

Eh bien qu'il s'arrache les cheveux ! Moi j'ai vu son long cou, sa robe bleue, ses pommettes roses, ses pieds plats, son sweat échancré, ses cheveux mal coiffés. Merde, j'ai attendu que la secousse dans ma tête se tasse. J'ai regardé autour de moi. Rien. J'ai pris le bus. J'ai regardé autour de moi. Rien. Sauf le ticket de transport que je serrais contre la poitrine. Et elle, par-dessus. Merde. J'étais foutu.

Je savais qu'elle passait tous les weekends chez ce type qu'elle avait rencontré à la piscine. Elle me l'avait dit. Nous ne nous cachions rien. Notre relation était solide comme la pierre de taille. Elle voulait que je la voie nager, parce qu'elle adorait ça, nager.

Elle me donna rendez-vous à la piscine, le jour de mon anniversaire. J'avais su qu'elle ne voyait plus le type parce qu'il était le type de toutes les femmes.

J'ai pris ma bagnole. J'avais envie de l'emmener à la plage.

J'aurais voulu lui avouer.

— Je ne sais plus très bien comment elle s'y est prise. Ce dont je me souviens, ce sont les soixante-dix-sept bougies qui entouraient la piscine, et l'énorme gâteau fourré aux bonbons.

Le même midi ouvre ce jardin,

Nous étions au loin

Comme aigle ou milan.

La mer en diamants

Édouard Glissant

✂

